

Club d'écoute

Médiathèque de Petreto



Kiwanuka

Michael Kiwanuka

*

Polydor Records, 2019

Soul / folk

Michael Kiwanuka est un chanteur britannique d'origine ougandaise, né en 1987. Auteur-compositeur-interprète ayant grandi à Londres, il a été influencé dans sa jeunesse par Bob Dylan, Bill Withers. C'est sa découverte d'Otis Redding qui le pousse à se lancer en solo. Après avoir étudié à l'université de Westminster, il fait paraître son premier album, *Home Again* en 2012. Encensé par la critique, c'est le mélange des genres auquel il procède, mariant plusieurs influences soul et folk, mais également la qualité de son style et de ses performances vocales qui font de lui le « futur grand » de la soul britannique.

Cet album a remporté le prix Mercury 2020, qui récompense le meilleur album britannique ou irlandais de l'année.

J'ai adoré cet album. Très enjoué, dynamique, festif, la production de la grande majorité des 14 titres est magistrale et versatile.

On aura bien sûr repéré dès le premier morceau l'influence évidente et décisive des années 60 sur la musique de Kiwanuka - des titres comme « You Ain't the Problem », « Rolling » ou « Hero » auraient été des hymnes à Woodstock... L'utilisation des chœurs, des breaks de batterie, l'ensemble des effets appliqués à la voix rappellent les *sixties*, tout comme les distorsions des guitares sur certaines pistes. La production reste cependant tout à fait moderne.

Sur des titres comme « Piano Joint (This Kind of Love) » c'est une autre atmosphère qui apparaît et la figure du *soulman* qui se dessine.

Les titres « Solid Ground », « Hard to Say Goodbye » et donc « Piano Joint » sont plus sincères, plus convaincants aussi. Ici, Kiwanuka utilise des violons, des pianos. La batterie est différente, plus en arrière-plan et en même temps plus indécise, imprévisible lorsque la sensibilité du morceau l'exige.

Les paroles de *Kiwanuka* traduisent les différents états d'esprit de l'interprète. Elles peuvent être réconfortantes (« You Ain't the Problem » : *Don't hesitate/ Time heals the pain/ You ain't the problem*) et joyeuses, réflexives sur la mortalité à venir et le temps qui est déjà passé (« Final Days » : *Feeling like a dyin'man/ No Reality/ Fading memories*) ou lumineuses (« Light » : *Shine your light over me/ All of my fears are gone, baby, gone, gone*).

Audacieux dans ses choix esthétiques, dans sa production, adroit dans son message et ses performances vocales, *Kiwanuka* est un excellent album, énergique, complexe, varié. Malgré quelques interludes un peu redondants, Kiwanuka a sans aucun doute livré ici son album le plus abouti.

chanson préférées « You Ain't the Problem », « Hero », « Rolling », « Piano Joint (This Kind of Love) », « Final Days »



Citadelle

Izïa

*

Universal Music , 2019

Pop / chanson française

C'est à Calvi, (d'où la citadelle), fief de la famille Higelin, qu'Izïa a composé son quatrième album à une période charnière de sa vie, marquée par la disparition de son père et la naissance de son fils.

J'ai beaucoup aimé cet album, même s'il ne correspond pas au style de musique que j'ai l'habitude d'écouter. Niveau construction, la grande diversité des morceaux est très appréciable et l'album n'est jamais ennuyeux, cela grâce à un séquençage savamment construit qui sait alterner les titres les plus pops et synthétisées (« Trop vite », « Sous les pavés ») et les morceaux plus calmes (« Esseulés », « Idole »). J'ai été agréablement surpris par la qualité des performances vocales d'Izïa. J'avais trouvé ses prestations sur son album précédent un peu décevantes. Ici sa voix sait être sûre d'elle-même, assurée, robuste sur les morceaux les plus puissants (« Dragon de métal ») et plus douce et mélancolique sur les titres qui requièrent plus de sensibilité ; à cet égard, la progression qu'elle livre sur « Calvi » : sa voix est d'abord claire et harmonieuse avant de devenir plus mordante, plus rauque aussi. C'est ce subtil

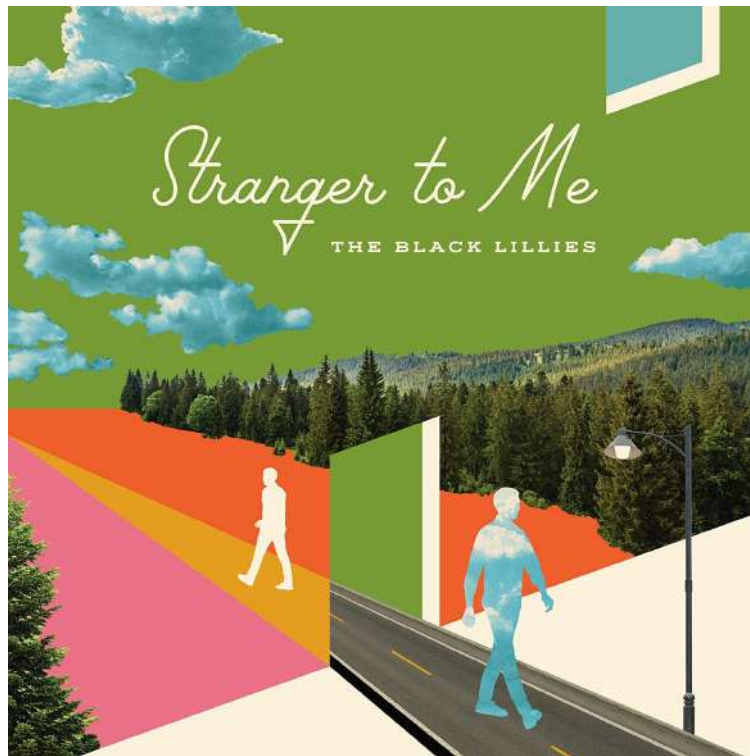
amalgame entre force et fragilité qui permet d'apprécier la plus grande partie des morceaux.

Côté production j'ai apprécié l'ambiance générale que tente de construire l'album. Jamais sur-produit, chaque morceau utilise ce dont il a besoin pour raconter l'histoire qu'il a besoin de raconter. « Idole » commence avec quelques notes de piano avant de monter en puissance, « Calvi » n'emploie qu'une simple guitare dans les premières secondes, « Sentiers » utilise une ligne de basse incroyable et quelques instruments aux sonorités africaines avec d'excellent chœurs, alors que l'introduction de « Dragon de Métal » se veut solennel, grandiose, métallique...

Les paroles de *Citadelle* sont elles remarquables par leur profondeur, même si certains refrains n'échappent pas à certaines facilités (*Dans le coeur/ Une balle dans le coeur/ Vois-le comment je meurs*). D'autres refrains sont plus construits et plus longs (« Sous les pavés » : *Sous les pavés, la plage, sous le sable, le ciment/S'étend plus loin que l'horizon/ J'avance sans savoir ce qui m'attend*) ; certains couplets sont tout simplement d'une bouleversante honnêteté (« Dragon de métal » : *Tant, tu me manques tant...*) - l'ombre de Jacques Higelin apparaît.

Citadelle est un album méditatif, réfléchissant sur beaucoup de questions très mûres : la politique dans « Sous les pavés », les origines dans « Sentiers », la nostalgie avec « Calvi », l'univers avec « Cosmos ». S'il convoque des figures tutélaires, M. Jacques Higelin surtout, et n'hésite pas à être éthéré, doux et tendre, l'album possède, comme tous les albums qu'ont fait les Higelin, une vitalité, une force et une énergie qui font que cela ne me dérangerait pas d'écouter *Citadelle* encore et encore.

chansons préférées « Dragon de métal », « Trop vite », « Calvi », « Sentiers »



Stranger to Me

The Black Lillies

*

Attack Monkey Productions, 2018

Americana / bluegrass / blues / folk

Ce n'est que très récemment que je me suis mis à écouter de l'*americana*, ce genre de musique typiquement américain qui mélange folk, country blues, rock, gospel... Parce que l'Amérique du Midwest, des Rocheuses, des cow-boys et des bayous ne me dit en réalité pas grand-chose, je m'en suis toujours tenu aux classiques du genre (The Band, John Prine, Los Lobos...) sans aller plus loin.

Venant de Knoxville, Tennessee, les américains des *Black Lillies* sont l'un des groupes les plus éminents de la scène contemporaine dans le genre de l'*americana*. Ils reviennent ici avec un cinquième album plutôt réussi.

Le pari n'était pas gagné après le départ du chanteur Gene Brady en 2016. Groupe désormais sans véritable leader, les membres restant ont néanmoins su rebondir notamment grâce au producteur Jamie Candiloro (R.E.M, The Eagles) et nous livrent un album folk rock puisant largement son inspiration dans cette Amérique des grands espaces, des ranchs, des desperados et des peines de coeur, le tout revisité.

Stranger to Me est un album que j'ai bien aimé, même si je l'ai trouvé peu surprenant, très uniforme - cependant jamais monotone - et assez simple dans son exécution.

La production demeure classique pour de l'*americana* : guitare électrique et acoustique, orgue, batterie, basse, le tout occasionnellement agrémenté de pianos, d'harmonicas et de très beaux chœurs. Le ton général de l'album est doux, sobre et élégant. Comme beaucoup d'albums du genre on retrouve une dimension phénoménologique, l'impression au fil de l'écoute d'être emporté par le vent et la route.

Pas de doute il s'agit bien d'un album trouvant ses racines au cœur de l'Amérique sauvage, poussiéreuse et mélancolique...

Pas de surprises également du côté des performances vocales. Très country et à l'accent très Midwest, la voix de Sam Quinn, si elle n'est pas reconnaissable entre mille comme celles de Neil Young ou Johnny Cash, est cependant suffisamment expressive et puissante pour complimenter la justesse des compositions, comme on l'a dit à la structure simple mais tout de même efficace.

Les histoires que racontent *Stranger to Me* ne sont pas non plus décoiffantes d'originalité. On retrouve les thématiques habituelles du genre : le souvenir d'une expérience d'enfance (« Joy and Misery » : *First thing I remember, I was three years old/ Staring down that two lanes, thinking of the great unknown/ Momma she just looked at me, said « where ya think you're going son? »*), le retour sur une douloureuse histoire d'amour (« Ten Years » : *People change and there's little to say/ You never knew me anyway*) ; le décor demeure celui de l'Amérique des Grandes Plaines, celle des ranchs et des histoires de comptoirs (« Midnight Strangers » : *Now the bar is closing around your clothing/ Not imposing, but it's getting late*).

En adéquation avec les codes du genre, le souvenir nostalgique occupe une place importante et chaque refrain comporte sa part de souvenir sous son apparence de jovialité et de bonhomie (« River Rolls » : *And the river rolls on, down that winding way/ Through the backroads of your memory, forever and a day*).

En fin de compte s'il n'y a à première vue rien de bien intéressant à découvrir dans ce nouvel opus des Black Lillies, cette impression sera vite dépassée par le caractère sympathique et guilleret de cet album d'*americana* que l'on prendra beaucoup de plaisir à écouter.

chansons préférées « Ten Years », « River Rolls », « Out of the Blue », « Weighting », « Third Place »



Les Failles cachées

Pomme

*

Polydor Records, 2020

Folk rock / indie pop / chanson française

Certains ont pu découvrir Pomme (Claire Pommet, 24 ans) lors de la sortie de son premier album studio, *A peu près*, en 2017. Comme beaucoup j'ai découvert sa musique en 2019 avec *Les Failles*, deuxième effort de la chanteuse qui l'a fait connaître du grand public. Un an plus tard, deux Victoires de la Musique en poche, Pomme propose ici une réédition de ce deuxième album, comprenant cinq titres supplémentaires par rapport à la version originale.

S'inscrivant dans la continuité des *Failles*, j'ai été très impressionné par la qualité de la musique sur ce disque. Ce qui frappe d'abord c'est l'étrange - et inquiétante - facilité avec laquelle Mlle. Claire Pommet parvient à nous emmener ailleurs, dans un autre monde. Les mélodies sont intemporelles, elles pourraient avoir été composées à toutes les époques... L'association des synthétiseurs, des pianos et des arrangements fondent une musique extrêmement personnelle et captivante.

On retrouve le son si particulier que Pomme a su mettre en place malgré sa jeune carrière. La voix, profonde et élégiaque, navigue sur toute une gamme d'arrangements qui la complimentent. Ecouter Pomme c'est ainsi une *expérience*, un

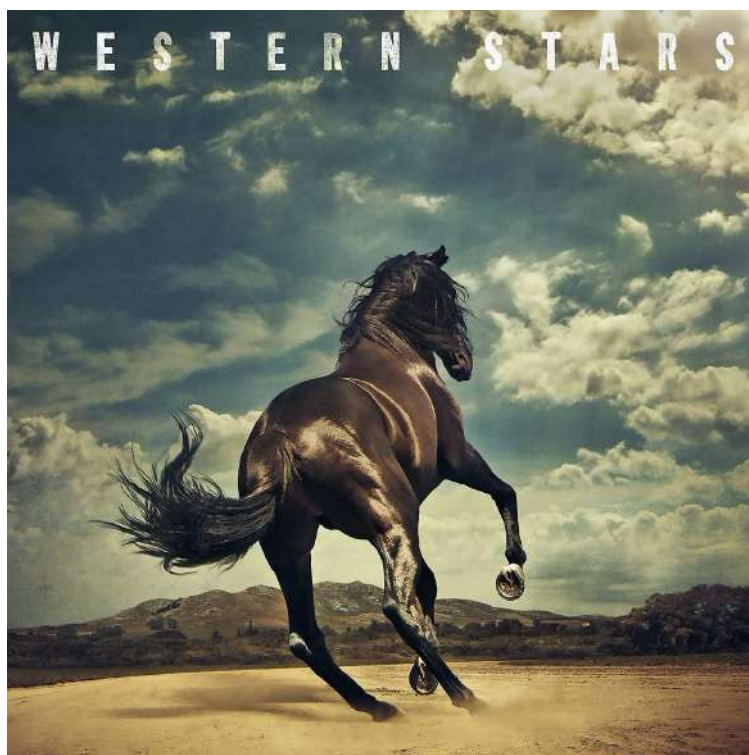
voyage sonore, une aventure déboussolante et intime, ce que nous avons trop peu le privilège de rencontrer dans le grand champ de la chanson française contemporaine. Je dis voyage parce que les compositions sont savamment construites et relativement complexes : à cet égard, « les cours d'eaux » est composé de sommets et d'à-pics, les claviers et la basse montent et descendent, l'autoharpe et les nombreux synthétiseurs s'entremêlent harmonieusement sur de nombreux morceaux. Sur d'autres titres c'est la voix qui se déplace mélodieusement le long d'instrumentales très légères et fluides, qui possèdent malgré tout une gravité dont la musique de Pomme ne parvient pas à se départir.

L'urgence, la gravité et la maturité sont toujours présents sur cette réédition (« 1996 » : *Je me souviens de ta voix/ Des grands sapins, et du froid/ Te rappelles-tu des fois/ Où tu m'as blessé de tes bras*) alors que des titres comme « grandiose » ou « pourquoi la mort te fait peur » sont toujours aussi bouleversants de sincérité et de fragilité.

Comme sur les *Failles*, c'est la virtuosité et les prestations vocales envoûtantes, magnétiques de l'interprète qui m'ont le plus fasciné. En phase avec sa génération - les femmes comme les hommes - la musique de Pomme parvient à mettre des mots et des mélodies sur les forces et faiblesses de chacun. « vide » contient ainsi ce refrain : *Un pied sur le fil/ Dans le noir elle attend/ Pour toucher sa cible/ Au hasard elle se ment*. Son grain de voix, son phrasé associé à l'intelligence de ses textes dégage toujours la même impression de solennité et de puissance.

Alliant le désarroi et la fragilité à l'inspiration - car la musique de Pomme, derrière sa mélancolie, demeure inspirante et poétique - j'avais peur qu'après *Les Failles*, Pomme ne se perde dans la démesure de son ambition ou qu'à cause de son succès grandissant elle ne livre quelque chose de plus pop et de moins singulier... Mais après avoir écouté *Les Failles cachées* on est forcé de constater que Pomme prouve qu'à ce stade de sa carrière, elle a une maîtrise totale de son art et de sa musique. Attendons la suite avec impatience...

chanson préférées « grandiose », « anxiété », « pourquoi la mort te fais peur », « 1996 », « vide », « chapelle »



Western Stars

Bruce Springsteen

*

Columbia, 2019

Country rock / folk

Pour ce dix-neuvième album, le Boss n'a pas hésité à se départir de son groupe emblématique, le E.Street Band, groupe l'ayant accompagné depuis le début de la *Brucemanía* en 1975 et l'album *Born to Run*.

Cinquante ans de carrière plus tard, Bruce Springsteen revient avec un album élégant, à la narration sobre et efficace.

Plusieurs éléments distinguent *Western Stars* des précédents albums du Boss. L'absence de ses musiciens habituels, le fait que ce soit Springsteen lui-même - en collaboration avec Ron Aniello - qui produise ses propres morceaux, le fait que le disque soit orienté folk et country, donc loin du rock habituel, sont les traits marquants de ce projet singulier. Il y a aussi la pochette : un cheval noir indomptable à la place du visage habituel du Boss. Est-ce là une manière de dire que cet album sera moins l'album de Springsteen que celui de l'Ouest Américain ? Moins une collection d'histoires vécues que de récits fictionnels ?

Allons d'abord au plus évident : la voix de Springsteen n'a pas changé. Si le timbre est plus grave (l'âge oblige), la voix garde sa puissance, sa force, son expressivité.

À part sur « Sleepy Joe's Café », les performances de Springsteen sont très émouvantes et font sentir à quel point l'artiste maîtrise sa musique, même si celle-ci appartient à une esthétique qu'il n'a pas l'habitude de convoquer.

Loin de s'improviser chanteur folk et country, Springsteen acclimate aussi bien sa voix que ses paroles à l'Amérique sauvage et nocturne qu'il souhaite dépeindre. A cet égard « The Wayfarer » parle d'un voyageur éprouvé par ses voyages, « Western Stars » d'un vieil acteur qui a un temps donné la réplique à John Wayne, « Drive Fast (The Stuntman) » d'un cascadeur dont le corps a été abimé par le travail, tandis que « Somewhere North of Nashville » raconte l'histoire d'un pauvre musicien de country au coeur plein de regrets.

Sage, réfléchie, l'écriture est en accord avec la thématique de l'album : l'Ouest Américain, grandiose, mélancolique, sauvage, en même temps plein de solitude.

La musique de Springsteen est ici plus grandiloquente qu'ailleurs. « The Wayfarer » mobilise de puissants violons et quelques percussions, « Sundown » emploie des chœurs assez étranges à la première écoute. On retrouve par petites touches du trombone, de l'accordéon et même de la viole ou des trompettes. Cette esthétique, novatrice pour Springsteen, est ici bien employé et ne sonne jamais faux. Le final au violon de « Stones » pourra surprendre les fans les plus fervents, mais qu'importe, on peut sentir ici toute l'implication de Springsteen dans ses textes et dans la structure parfois classique, parfois plus complexe de ses morceaux. On ne se lasse pas de l'introduction à la batterie de « Hello Sunshine » et de son tempo lent. De même le rythme suave et apprivoisé d' « Hitch Hikin' » ou la guitare acoustique guidant le morceau « Moonlight Motel » sont de très bons moments.

Ni révolutionnaire ni très audacieux, manquant peut-être parfois de mordant, j'ai trouvé les idées et l'orchestration générale de *Western Stars* fascinante. L'album est présenté avec une grande élégance, même s'il est un peu trop dépouillé et mélancolique à mon goût.

A coup sûr ce n'est pas l'album le plus énergique et engagé du Boss, *a contrario*, de part sa direction artistique superbe et son esthétique profonde, il s'agit peut être du meilleur album de Springsteen depuis des années.

Chanson préférées : « The Wayfarer », « Western Stars », « Chasin' Wild Horses », « Hello Sunshine », « Moonlight Motel »



Love and Compromise

Mahalia

*

Asylum Records, 2019

R&B

Mahalia (Mahalia Burkmar) est née en 1998 - elle est plus jeune que moi ! - dans le centre de l'Angleterre. D'abord remarqué par l'équipe de production d'Ed Sheeran, elle a fait publier deux EP en 2012 et 2015 puis un premier album en 2016 : *Diary of Me*, album encore juvénile et d'une qualité assez moyenne, même s'il préfigurait déjà le potentiel de la chanteuse dans les années à venir. Désormais figure montante de la pop britannique et récompensée aux Brit Awards 2019 (Victoires de la Musique britanniques) Mahalia s'impose avec cet album comme la future grande star du R&B anglais.

Par rapport à ce que j'avais pensé du premier album, Mahalia a opéré les changements que j'avais espéré. Sa voix est désormais plus sûre d'elle, mieux maîtrisée, son timbre est toujours aussi riche ; cependant elle se permet ici des intonations et des envolées jamais entendues jusqu'à présent dans sa musique. La qualité de la production est meilleure, les chansons font mouche et sont plus marquantes, les refrains sont plus entraînants, l'écriture est plus soignée, on voit qu'une plus grande attention a été apportée à chaque titre. L'album s'écoute d'ailleurs très bien, et les différents featuring (Terrace Martin, Ella Mai et surtout l'artiste

nigérian Burna Boy sur « Simmer ») apportent une variété bienvenue à un album déjà explosif, énergique, qui sait être créatif tout en n'oubliant pas ses influences.

L'album s'ouvre par quelques mots indiquant les thèmes de l'opus : l'affirmation de soi, la vitalité et l'amour intransigeant, sans compromis. C'est un message qui revient fréquemment dans les paroles (« Simmer » : *Never been your average girl/ So take time with me*, « I Wish I Missed My Ex » : *Talk about you need closure/ Too many missed calls, too many texts/ Damn, I wish I missed my ex*).

Extrêmement dynamique et versatile sans jamais obstruée les paroles, la production est en parfait accord avec l'attitude générale de l'album : exubérante, extravagante, détachée. Les tonalités sont très pops, les couleurs sont chaudes, avec des instrumentales de type hip-hop. Les effets appliqués à la voix la complimentent et la rendent encore plus expressive. Les basses qui accompagnent la plupart des morceaux sonnent très justes et de nombreux effets - notamment les chœurs sur « What You Did », « Regular People » le break de caisse claire sur « Do Not disturb » sont très bien trouvées. Les percussions sur « Richie » ont un tempo jouissif et les cuivres sur « Consistency » puis le slide de guitare sont une belle touche. C'est assurément le *boom bap*, c'est à dire un rythme à 4 temps rapides et aux basses profondes, associé à des sonorités plus jazz, soul et R&B qui font le sel de l'album. A cela s'ajoute une construction des morceaux parfois surprenante (« Hide Out », intro de l'album, est composée de deux couplets et de deux refrains différents).

En définitive j'ai beaucoup aimé le détachement et en même temps le *narcissisme* (dans le sens grec - l'amour de soi) que dégage l'album. Les morceaux sont très personnels et même les sons les plus introspectifs (« What Am I ? ») ont une incroyable énergie. C'est enfin la personnalité de Mahalia qui est le plus grand atout de cet album.

En même temps qu'elle prend le contrôle de sa vie à travers les histoires qu'elle raconte elle prend également le contrôle de sa musique. Bien trempé, *Love And Compromise* est un excellent opus qui saura donner de la force à ses auditeurs.

chanson préférées : « Hide Out », « I Wish I Missed My Ex », « Simmer », « Karma », « What You Did », « Consistency », « Square 1 », « Regular People »



Toutes Nues

Brigitte

*

Columbia, Sony Music, B. Records, 2019

Pop-rock / chanson française

Cinquième disque pour Sylvie Hoarau et Aurélie Saada, les deux membres du désormais presque culte *Brigitte*, projet lancé en 2008 et dont la fin en février 2021 paraît imminente.

Néanmoins les deux musiciennes, toutes deux la quarantaine bien passé, nous livrent ici une extension à leur album *Nues*, parut en 2017. Augmenté de onze titres s'ajoutant à l'album original, la compilation qui nous est présenté ici - entièrement acoustique - reprend également certains titres des albums précédents.

Après plusieurs tournées mémorables pendant plus d'une décennie, la musique que l'on trouve dans cet album correspond à son titre : revenir à la simplicité de la nudité, ôter la violence des guitares, des basses, les frivolités psychédéliques, les sonorités orientales et hip-hop pour se concentrer sur l'essentiel : les voix et les textes. Volonté d'épuration, de blancheur, de débrancher et de se déconnecter aussi, voilà bien l'ambition de ces 21 titres accompagnés la plupart du temps d'un simple piano ou d'une simple guitare.

J'ai mis du temps à voir ce qu'il y avait d'intéressant chez Brigitte. Quand j'ai finalement écouté plus attentivement j'ai pu me rendre compte que loin de

simplement s'inscrire dans la tradition de la variété française, c'est surtout la liberté de ton et leur résolue contemporanéité que l'on aime chez le duo. Ici dès le premier titre, *Insomniaque*, on trouve de quoi rire du nez avec la manière dont elles chantent « *Oh oh oh mon insomnie, si tu allais voir ailleurs si j'y suis* ». De même, elles seules arrivent à faire passer tout naturellement la *poésie* suivante : « *Faire le loir sans broyer du noir, sans compter les moutons aux abattoirs/ Si seulement tu aimais danser, toi et moi on irait écumer les bars/ Et tailler des costards en robe du soir au cafard* ».

Pour ce qui est des paroles et des performances vocales on retrouve la ligne de crête qui a pu faire le succès de Brigitte : les paroles sont féroces et douces, le ton parfois dur voire violent, parfois enrobé de sucre, « Le Chat » est un brillant exemple de cette schizophrénie, avec des couplets « rapper » et des passages cristallins, presque angéliques. La chanson fini sur le paradoxe « *Je t'aime comme je te hais* ».

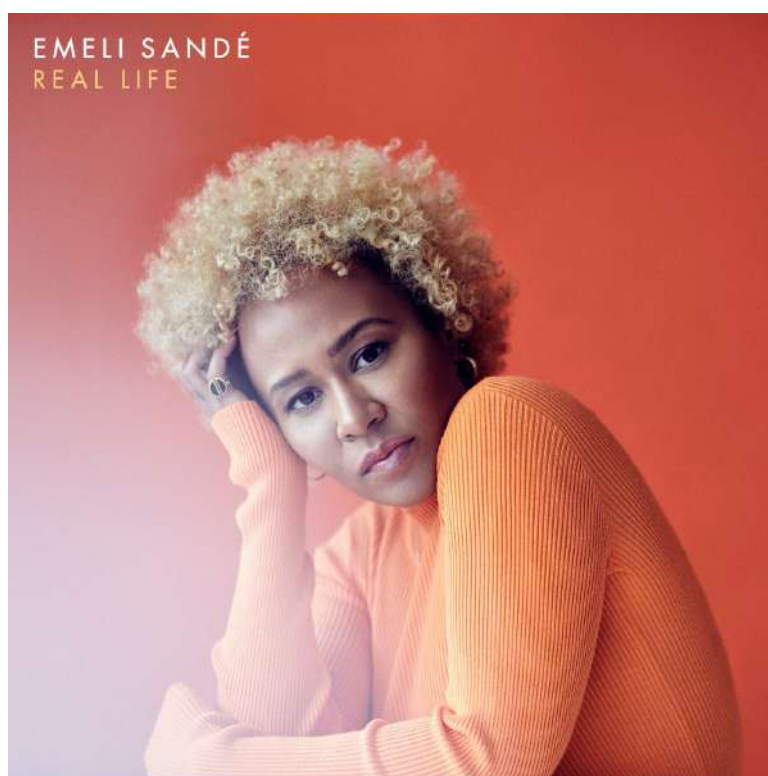
S'il n'y a en fait que peu à dire sur les paroles de ces reprises, on peut au contraire dire beaucoup sur la manière dont ces chansons ont été *refaites*. Le plus grand tube de Brigitte, « Battez-vous » prend une toute autre ampleur précédé du magnifique passage instrumental « Sous la lune ».

21 titres et plus d'une heure de musique dans cette compilation et chaque fois la même stratégie : refaire en dépouillant, en ôtant comme des vêtements ce qui entravait. Sur de nouvelles instrumentales, blanches, pures et simples comme la pochette, les chansons prennent une nouvelle dimension. Un titre comme « La Morsure », que j'avais beaucoup aimé sur *Nues*, sonne ici complètement différent.

Très calme sans être monotone, posé sans être ennuyeux, le son de *Toutes Nues* s'explique par l'éloignement entre les deux membres du groupe. Ainsi comme l'explique Aurélie Saada : « j'étais loin, à Los Angeles, Sylvie à Paris. Dans la maison que je louais, il y avait un vieux piano, un peu désaccordé. Je n'en avais jamais fait avant. C'est un instrument très inspirant. C'était bien qu'on aille dans une zone d'inconfort ».

De cet espace d'inconfort est né un album qui selon moi plaira beaucoup aux fans du groupe, qui pourra aussi plaire à un nouveau public, séduit par l'attitude décomplexé et *unplugged* du projet. On sent que le duo a pris un grand plaisir à retravailler ses chansons. Elles ont trouvé là un moyen parfait de célébrer leur 10 ans d'existence.

chanson préférées : « La Morsure », « Battez-vous », « Palladium », « Sous la lune », « Sauver ma peau »



Real Life

Emeli Sandé

*

Virgin, EMI, 2019

R&B / Soul

Pour son nouvel album studio, Emeli Sandé, chanteuse britannique que l'on connaît en France pour le single « Next to Me », est revenu avec un troisième disque très réussi.

« Je veux juste donner aux gens cet incroyable super pouvoir à chaque fois qu'ils écoutent l'album. Comme une recharge de batterie, à la fin de l'album, ils se sentiront rempli d'énergie » déclarait Sandé durant la promotion de l'album. Force est de constater que cette mission est accomplie sur *Real Life*, disque très puissant, engagé et d'une grande tendresse.

Dès la première chanson « Human », on a une idée du ton général de l'album (« *We all love, we all pray/ We all make some mistakes/ Win or losing, we all human* »).

Si la musique se rapproche de la soul et du gospel (on note l'usage de très beaux chœurs sur « You Are Not Alone », « Sparrow ») tout en n'oubliant pas d'être pop, la plupart des chansons suivent une structure assez classique. L'intégralité des 11 titres ayant été écrits par Sandé elle-même, la cohérence entre les différentes pistes compose tout compte fait un album très uniforme d'un point de vue musical.

L'esthétique générale de l'album est elle aussi plutôt conventionnelle. A part quelques moments, comme l'ouverture du morceau « Survivor » avec un instrument que je ne parviens pas à identifier, les cuivres fous et le violon sur « Extraordinary Being », le break de batterie et le pincement de guitare sur « Same Old Feeling », l'album demeure relativement générique même s'il est très bien produit : tous les instruments sonnent bien et la voix de Sandé est bien mise en avant.

Les performances vocales de Sandé sur cet album sont elles très bonnes sans être transcendantes - mais de ce côté-là Sandé n'a plus rien à prouver - , on sent son implication et son énergie sur chacun des morceaux.

Ce qui m'a séduit sur *Real Life*, si ce n'est pas la musique ni la voix, c'est en fait le *sentiment* de l'album. Soucieuse de montrer à quoi ressemble la « vraie vie », Sandé, comme elle l'explique elle-même, a cherché à se dépasser dans l'écriture des paroles. Elle fait ainsi la démonstration de son empathie et de sa bienveillance, ainsi sur « You Are Not Alone » : « *Are you sick and tired of being lied to?/ Getting Kinda bored of being ignored?/ Can't find the tribe you belong to?/ Oh, my friend, you are not alone* ».

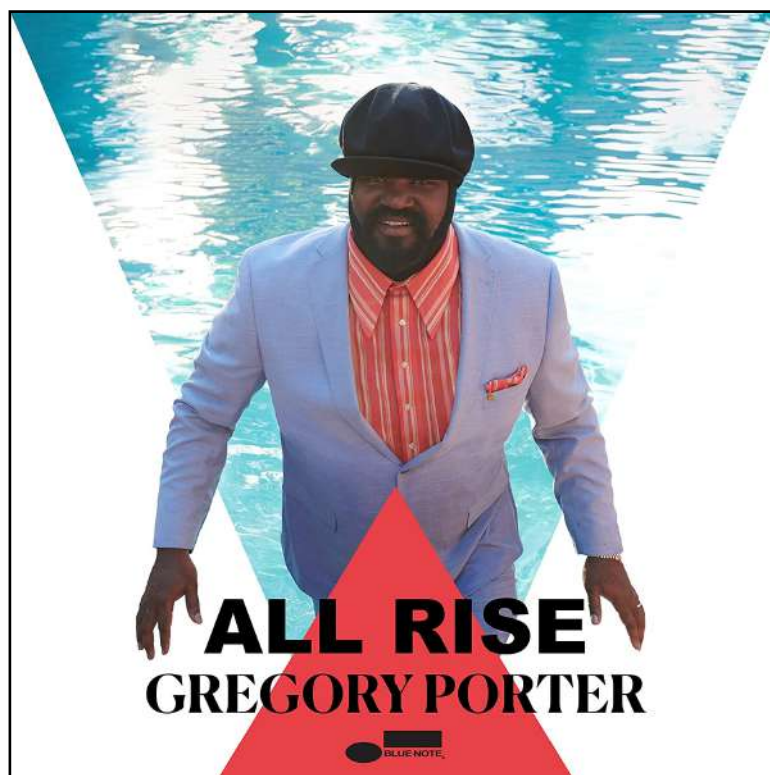
Transmettre de la joie, raconter ses expériences importe tout autant que l'usage du « nous » (« we ») abondante sur ce disque : « *If a soldier had a gun to my head/ Would you fight or would you just play dead?/ If **we** ain't got no food, ain't got no bread/ Will you go and work, make sure the kids get fed?* » (morceau « Real Life »).

S'il est vrai que le son qu'elle propose ici est audacieux, confiant et sans peur, c'est surtout cette qualité d'empathie qui transparait à travers les paroles et les interprétations. *Real Life* est un album qui veut donner de la force à ses auditeurs, ainsi le refrain de « Shine » : « *Yés you gotta let love lead you/ And you gotta let love shine through/ Oh shine, oh, shine* ». Cette exigence de lumière se traduit par les chœurs nombreux tout au long de l'album qui sont chaque fois surprenants, angéliques et dans la ligne de douceur que porte la voix de Sandé. Cette impératif de lumière mais aussi de couleur figurent sur la pochette comme un prélude à l'album.

Au final j'ai aimé *Real Life* précisément pour cela : sa couleur, son esthétique et son classicisme plus que pour ses tentatives d'innovation, qui sont la plupart du temps réussies mais qui demeurent timides.

Emphatique, bienveillant et fédérateur, Emeli Sandé a ici prouvé qu'elle pouvait faire un disque à la fois très intelligent et très agréable.

chanson préférées : « Human », « You Are Not Alone », « Same Old Feeling », « Sparrow »



All Rise

Gregory Porter

*

Blue Note, Decca Records, 2020

Jazz vocal / soul / blues

Né en 1971 en Californie, Gregory Porter, chanteur, auteur-compositeur mais également acteur, est revenu l'année dernière avec son sixième album studio. Après le succès critique de *Water* en 2010 et la consécration avec un Grammy Award du meilleur album de jazz vocal pour *Liquid Spirit* en 2014, puis un autre en 2017 pour *Take Me to the Alley*, il ne restait plus grand chose à accomplir pour l'artiste américain. Ce dernier a quand même trouvé le moyen d'aller plus haut : dîner avec Stevie Wonder, concert pour la reine d'Angleterre, album de reprises de Nate King Cole...

L'artiste, dont la popularité en Europe ne s'est jamais essouffée est revenu délivrer un message d'espoir en 2020. Enregistré entre Paris (St Germain des Prés) et Los Angeles (légendaires Capitol Studios), il livre avec *All Rise* l'un de ses meilleurs efforts.

Ce qui m'a plu dans *All Rise* c'est d'abord la qualité des arrangements et des compositions. S'étant entouré pour l'écriture de ces 13 titres de compagnons de longue date ainsi que de l'Orchestre Symphonique de Londres, il va sans dire que la qualité musicale est au rendez-vous. Les cordes, les percussions, les pianos ont un son excellent et très efficace. Surtout, les cuivres sont impeccables, la qualité des souffleurs semble comme le reste de la production de l'album très vive, professionnelle,

infaillible. La progression des cuivres sur « Long List of Troubles » et l'association de la guitare électrique font un passage inoubliable. Il s'agit peut-être du meilleur titre de l'album car il parvient à associer mieux que les autres de manière étroite toute la gamme d'instruments qui est mobilisé tout au long du projet. Dans ce titre se condense mieux qu'ailleurs la profusion d'éléments stylistiques que Porter utilise.

Si les structures des chansons demeurent classiques, les progressions d'accords et les mélodies ne quittant pas le territoire du blues, de la soul et du jazz, on peut sentir dans la musicalité du projet la générosité des musiciens. Même le tambourin sur « Mister Holland » semble un peu trop enthousiaste et enjoué, et ce avant que le saxophone ne vienne apporter cette chaleur particulière qui nous poursuit sur la totalité des titres.

Côté voix je n'ai pas grand-chose à dire non plus : deux fois sacré meilleure performance vocale, il paraît évident que la voix de Porter est ici comme sur ses albums précédents : une voix de baryton, fluide et pleine de couleurs. L'énergie et l'empathie qu'elle dégage se prête bien aux tons des chansons, parfois pleines de gaieté et inspirantes (« Concorde », « Revival Song »), parfois intimes (« If Love is Overrated »), parfois profondément solitaires et mélancoliques (« Modern Day Apprentice »).

Cette variété de tons est bienvenue, elle se retrouve dans l'orchestration et le déroulement des titres qui ne se ressemblent pas, et c'est justement là que selon moi *All Rise* devient excellent. Si le message de l'album est plutôt classique : « l'amour est compliqué », « se connaître soi-même n'est pas une mince affaire », « il faut se tenir debout quoi qu'il arrive », « où est Dieu dans tout ça ? », le disque parvient à communiquer ces messages chaque fois de manière différentes, alternant les atmosphères chaleureuses, vibrantes et les ambiances plus calmes ou la batterie domine.

Au niveau des paroles on retrouve l'écriture classique de Porter, associant références personnelles et discours emphatique à portée universel, ainsi sur « Long List of Troubles » : « *I've learned to breathe underwater/ And lay fire to bed/ I'm just a man under pressure/ Like Muddy Waters said* ».

Sur « Everything You Touch is Gold » on trouve un refrain très touchant : « *Everything you touch is gold/ That is why my soul is shinin'/ Feel just like I'm ten years old/ Everything is new and surprisin'* ». Sans être particulièrement poétiques, les paroles demeurent émouvantes et solennelles, soul oblige.

En fin de compte je pense qu'*All Rise* mérite peut-être un peu plus que d'être écouté en fond sonore sur la stéréo du salon, même si sa forme classique et intemporelle s'y prêtent bien. Redoutable dans son exécution et dans ses performances vocales, le dernier disque de Gregory Porter constitue un incontournable pour les amateurs de jazz, soul, blues.

chanson préférées : « Concorde », « Revival Song », « Long List of Troubles », « Mister Holland »



Paraître ou ne pas être

Maxime Le Forestier

*

Polydor, 2019

Chanson française

Confortable septuagénaire (72 ans), Maxime Le Forestier, artiste accompli et fort de plus de cinquante ans de carrière, revient avec un seizième album intime et insouciant, libre enfin, soucieux peut-être.

Bien entendu Maxime le Forestier n'est pas vraiment le genre de musique que j'écoute, aussi cela a été un véritable défi pour moi de me faire un avis sur cet album. Avant de l'écouter je connaissais « San Francisco », « Mon frère »... les tubes, mais rien de plus.

J'ai écouté *Paraître ou ne pas être*, effort extrêmement court (29 min, 58s), en sachant que les thèmes de l'album seraient ceux que dévoile la pochette. Réflexion sur le temps qui passe, sur l'identité qui change en même temps que le visage, sur l'expérience qu'a apporté la vie...

J'ai trouvé un disque, qui bien sûr s'inscrit dans ces thématiques, mais également un album enjoué, rieur, doux, préoccupé aussi.

Ainsi c'est un album que j'ai plutôt bien aimé, et ce dès la première chanson « Date limite », avec des paroles s'accordant très bien avec la pochette : des paroles comme un miroir, miroir montrant le temps qui passe et le temps qui est passé : « *Va savoir quand elle nous quitte/ L'insouciance/ Va trouver la date limite/ De l'enfance* ».

Puis le temps qui arrive avec « Ça déborde » où notre barde se permet de siffloter en pensant à la crise écologique, au changement climatique, à notre individualisme mortifère : « *Comment des individus/ Tous jetables et biodégradables/ Comment des individus/ Peuvent produire tant de détrit* ». Au message assez idéaliste et naïf, ce thème écologique tranche avec « Les filles amoureuses », titre au refrain marquant quoique faisant lever les sourcils d'étonnement : « *Les filles tombent amoureuses de n'importe qui/ Les filles amoureuses font n'importe quoi* ».

« Avec une guitare » évoque ensuite la musique et le pouvoir séducteur que la guitare acoustique a eu sur Le Forestier : « *De toutes celles que j'ai vues/ C'était pas la plus belle/ Mais c'est celle qui m'a plu/ J'suis sorti avec elle/ Dans la rue les gens/ N'avaient plus l'même regard/ On n'est pas l'même piéton/ Quand on porte une guitare* ». Ce morceau est porté par des chœurs qui viennent rehausser la simplicité - trop simple ? - de la mélodie.

Dans « Paraître », Le Forestier évoque cet au-delà qui nous attends tous. Le morceau contient une jolie ligne de piano et une batterie plus énergique qu'ailleurs.

« Dernier soleil » est un morceau qui poursuit dans cette veine nostalgique. Écrit tout au passé, le texte insiste sur le regret : « *La dernière fois qu'on s'est parlés/ Quand on a bu un dernier verre/ Sans hésiter j'aurais passé/ À le vide la nuit entière* ». Étrangement ce morceau sonne très blues et américain, avec une guitare folk chantante très agréable.

« Les ronds dans l'air » est un retour au calme, une atmosphère plus sombre et plus amère aussi, à la profondeur inattendue comme l'arrivée de la guitare et de la batterie. « *Rien ne se perd/ Rien ne s'oublie/ Les ronds dans l'air sont infinis* ». Éthérée sur sa fin, le morceau est le plus mélodieux et le plus inspiré de l'album.

Suit le très critique « Le grand connard », morceau très drôle et pinçant présentant une personne lisant « des bios de dictateurs », visant « *la médaille la plus convoitée/ Celle du plus grand connard que la terre ait jamais porté* ».

« La vieille dame » est un morceau allégorique sur la France et ses psychoses, ses obsessions, ses frayeurs.

L'album se clos avec « Mon ruisseau » titre accompagné par Arthur Le Forestier, le fils.

Touchant de douceur et de délicatesse, ce dernier titre vient conclure avec amour un album dans lequel on sent un Maxime Le Forestier certes amusé, mais également accaparé dans sa vieillesse par de nombreuses préoccupations.

chanson préférées : « Date limite », « Ça déborde », « Dernier soleil », « Les ronds dans l'air »



Black Pumas

Black Pumas

*

ATO Records, 2019

Soul / psychédélique / rock

Black Pumas est un groupe de soul américain (Austin, Texas) fondé en 2017 par le duo Eric Burton au chant et Adrian Quesada, guitariste et producteur. Leur premier album éponyme est sorti en 2019. Depuis le groupe a reçu le Grammy Awards de la révélation de l'année en 2020. Cet album a lui été nommé au Grammy de l'Album de l'Année également en 2020.

C'est un disque que j'ai beaucoup apprécié pour sa chaleur et la douceur de ses arrangements. L'alchimie entre les membres du groupe est évidente et s'entend dès la première écoute. On peut sentir l'expérience du groupe qui tourne intensivement en Amérique et en Europe depuis plus de 3 ans.

Esthétiquement l'album est très séduisant et d'une construction assez classique. Dès le morceau d'ouverture « Black Moon Rising », on sait quelle sera la couleur de l'album. Soul vintage, sensuelle, énergique, *Black Pumas* est un album à l'image de sa pochette, à la fois nocturne et rougeoyant. Parfait pour être écouté à la nuit tombée, en voiture

ou avec des amis, l'album a un très bon son, une nonchalance, une simplicité propre à la soul-funk, très agréable. Sa durée relativement courte (39 min) en fait le compagnon idéal de n'importe quel événement festif.

La voix d'Eric Burton, le chanteur, est elle envoûtante et charismatique. Une vraie voix soul à l'ancienne qui correspond parfaitement et même accentue l'ambiance particulière que tente de proposer l'album.

Au niveau des paroles il n'y a pas grand-chose à dire. Elles demeurent assez conventionnelles (« Know You Better » : « *I want to know you better/ I gotta take this time/ Stop and see the weather/ I gotta love you right* » même si elles peuvent parfois être très imagées (« Old Man » : « *Old man, the world is on your shoulder/ And your heart is on your sleeve/ May you find de pretty things/ To beat the stormy weather* »). Si l'album ne brille pas par ses textes et son message, il frise un peu la redondance dans les dernières pistes. Les lignes de basses, de guitare, le break de batterie finissent non pas par devenir insipides mais par ressembler, avec moins d'intensité et d'inventivité, à celles du début de l'album.

Musicalement la présentation est très groovy, parfois rock, un peu hip hop en certains endroits - modernité oblige.

J'ai beaucoup aimé la ligne de guitare sur « Know You Better », le riff de guitare impressionnant sur « Fire », les cuivres sur « Touch The Sky ». Globalement la qualité des instruments est à souligner, en particulier la batterie qui est toujours énergique et passionnée. Les petites touches de piano sur « Colors », « Fire », et quelques autres pistes dans la dernière partie de l'album traduisent l'atmosphère sensuelle et sexy de l'album.

L'alternance entre tempos lents et plus rapides fait que l'album passe très vite. Cette diversité rythmique rend dynamique un rendu musical tout compte fait assez uniforme mais très plaisant.

La légère ligne de clavecin et les chœurs sur « OCT 33 », titre le plus nostalgique, proposent une autre dimension que prend l'album par moments avec un ton plus réflexif, plus sombre.

À d'autres moments plus envolé, majestueux, l'album parvient à des moments de grâce comme sur « Colors » ou le final au violon sur « Confines ». Cette grâce se retrouve sur « Stay Gold », excellent titre avec une guitare très ronde et des chœurs angéliques. J'ai également noté la présence de sons de carillons qui parsèment la quasi-totalité des pistes et qui sont à chaque fois très bien exploités.

Au final, *Black Pumas* est l'album que l'on attendait avec impatience de la part du duo. Bienveillant, séduisant, chaleureux, j'ai pris beaucoup de plaisir à écouter cet album. Inscrit dans les traditions soul, blues, avec une touche de psychédéisme et de folie, ce disque contient une fraîcheur et une modernité bienvenue.

chanson préférées : « Colors », « Know You Better », « Black Moon Rising », « Fire », « Stay Gold », « Old Man », « Touch The Sky »



Bleue

Keren Ann

*

Polydor, 2019

Chanson française

Keren Ann Zeidel est une auteur-compositrice-interprète, également réalisatrice et guitariste française, née en 1974 à Césarée, Israël. Elle a débuté une carrière musicale avec l'album *La Biographie de Luka Philipsen* en 2000. C'est sa participation à l'écriture de la chanson *Jardin d'Hiver* qui lui vaut une reconnaissance critique dans les années 2000. Elle collabore ensuite avec Benjamin Biolay, Sylvie Vartan, Alain Bashung, mais également des artistes étrangers comme Asaf Avidan et compose des bandes-originales de films.

Ayant la capacité de chanter en anglais et en français, Keren Ann revient trois ans après son album *You're Gonna Get Love* pour un huitième disque entièrement chanté en français.

Bleue - au féminin - est un album qui m'a agréablement surpris par sa puissance et la force de ses orchestrations.

Oscillant entre la délicatesse et la rudesse, la voix de Keren Ann dans cet album est d'une splendeur assez fascinante. Ses intonations et sa prononciation sont impeccables, sa diction est nette et précise, aérienne, à tel point qu'il est étrange de penser que le français n'est pas sa langue maternelle.

Consistant en un vibrato très discret, ses interprétations apparaissent pleines d'une douceur cruelle qui se ressent dans les paroles.

La poésie de Keren Ann est pleine d'extravagances et d'images (« Bleu » - au masculin : *Dos contre dos dans des draps exquis/ Chambre sur rue embuée de whisky/ Rien ne vaut ce lourd silence/ Qui vient bercer mon imprudence*), de rêve aussi (« Les Jours heureux » : *Regarde la mer/ Près du bateau/ Juste derrière/ Un peu plus haut/ Sur le fil d'argent/ De l'horizon/ Ces deux amants/ Que nous étions*). La beauté de l'album transparait dans la pochette et jusque dans les titres des chansons, d'abord d'une grande élégance « Nager la nuit » « Le Fleuve doux » puis s'assombrissant progressivement « Ton île prison », « La mauvaise fortune » et le très négatif « Le goût était acide » (*Tu étais mon amour, bébé/ Mais tu avais le coeur lourd, bébé/ On est devenu sourd, bébé/ Je n'avais aucun recours, bébé*).

Musicalement, l'album est à l'image du nomadisme émotionnel de Keren Ann. S'inscrivant textuellement dans les terres de la mélancolie, de la passion et de la fougue, l'album opte pour des instrumentations mobilisant le piano, le violon, le hautbois. La musique que l'on trouve sur *Bleue* - pas *Blues*, même si Joni Mitchell n'est jamais loin - est faite ainsi : elle est ample, prend de la place, elle laisse se dérouler le temps comme une vague.

Accordant une grande place à la fluidité, j'ai trouvé la majorité des compositions très efficaces et particulièrement touchantes. L'intriguant et sombre « Nager la nuit » possède une montée épique au violon et précède le mortel « Sous l'eau », pièce où Keren répète durant 4 minutes « *Il me tue cet amour* ».

« Ton île prison » vient redonner une énergie battante à l'album, énergie qui se poursuit sur « Odessa, odysée », morceau emmené par une ligne de batterie très forte et une performance vocale à la Gainsbourg, où le refrain se répète comme un écho.

La présence du musicien et chanteur écossais David Byrne, légende du rock et membre fondateur du groupe *Talking Heads* sur « Le goût d'inachevé » vient apporter une diversité bienvenue au projet et le mélange de leurs voix - ils chantent tous les deux en français - est fascinante. Cette diversité s'estompe avec les deux dernières pistes, reprenant l'esthétique de Keren Ann sur cet album, entre agressivité et sagesse, comme en témoigne la juxtaposition de la guitare, du violon fou et la douceur de sa voix sur « La mauvaise fortune ».

Bleue est en définitive un album qui m'a beaucoup touché. N'ayant que très peu écouté Keren Ann jusqu'ici, le caractère très abouti, élégant et la maîtrise grandiose

qu'elle démontre sur ce projet laissent à penser que malgré sa discrétion, il s'agit sans doute de l'une des artistes les plus importantes et sous-exposées de sa génération.

chanson préférées : « Les Jours heureux », « Bleu », « Le fleuve doux », « Nager la nuit », « Sous l'eau », « Ton île prison »